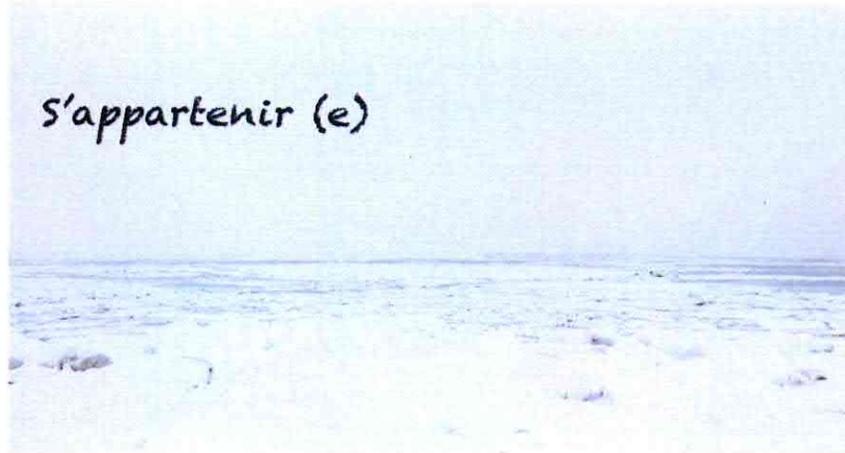


REVUE DE PRESSE

Soirée d'ouverture du 14^e Festival du Jamais Lu



- JEU Revue de théâtre, 24 mars 2015
- JEU Revue de théâtre, 31 mars 2015
- Les Libraires, 16 avril 2015
- La Presse, 29 avril 2015
- La Presse +, 26 avril 2015
- Voir Montréal, 30 avril 2015
- Le Devoir, 1^e mai 2015
- Les Méconnus, 3 mai 2015
- Mon Théâtre, 4 mai 2015
- JEU Revue de théâtre, numéro 156, septembre 2015



S'APPARTENIR(E) : PAROLES DE FEMMES 24 MARS 2015

Réunissant des textes de Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, Véronique Côté, France Daigle, Rébecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier, S'appartenir(e) a été conçu et dirigé par Marcelle Dubois, Brigitte Haentjens et Anne-Marie Olivier.

Ces paroles de femmes venues de Québec, de l'Acadie, du Bas-Saint-Laurent, de Montréal, de Pessamit, de l'Outaouais et d'Ottawa poétisent, slament, racontent, célèbrent la langue.

En scène, les neuf auteures et un musicien, Éric Forget, dans la mise en espace de Catherine Vidal. Au téléphone, Catherine Vidal revient sur ce projet collectif et réjouissant.

Les femmes célèbrent la langue, mais que disent-elles ?

Cela touche beaucoup de champs, dans le fonds et la forme. On y trouve une lettre au Premier ministre, un texte d'Emmanuelle Jimenez qui parle de santé mentale, une courte pièce de Catherine Léger qui propose un moyen pour le moins étonnant de déradicalisation des djihadistes, un texte de Joséphine Bacon qui nous renvoie à nos origines... Il y a une grande variété de paroles. C'est une mosaïque, un portrait de groupe qui touche au féminin, ou plutôt à l'humain par la parole féminine.

Est-ce un spectacle féministe ou féminin ?

Féminin plutôt que féministe, il n'y a pas de pancartes brandies ! Mais, avec neuf auteures rassemblées, il y a forcément quelque chose de féministe. Toutes ces questions sont posées, avec les complexes associés à la création au féminin : est-ce que cela va intéresser les gens, est-ce que les hommes vont se sentir interpellés ? Quand on l'a joué au Trident, en mars, le public était composé de jeunes, de vieux, de gars et de filles...

Je me sens mal outillée pour parler du féminisme contemporain, mais je peux faire des constats, notamment sur la difficulté à se situer par rapport au féminisme, la crainte d'être associée à quelque chose de radical. Cette ambivalence de ne pas savoir comment défendre le féminisme aujourd'hui, qui transparait dans certains textes, est intéressante. Ces paroles de femmes dressent un portrait assez juste de notre génération, où les problématiques ont à la fois changé et sont restées les mêmes par rapport à nos mères et nos grands-mères.

Pour nous, la vraie question est : comment prendre la parole aujourd'hui, et pas seulement en tant que femme ? Il faut se décomplexer et le faire de façon libre,



Catherine Vidal



Anne-Marie Olivier | © Nicola-Frank Vachon



Catherine Léger | © Dominique Latond

ne pas avoir à se justifier parce que nous sommes des femmes.

Comme le dit Emmanuelle Jimenez, dans son texte Les gros bras de Judith : « Le désavantage est frappant. La moitié de l'espèce humaine explore librement sa créativité, tandis que l'autre doit toujours justifier sa place. »

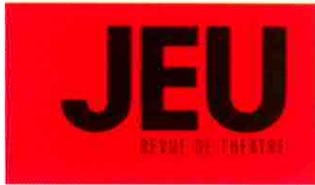
« Quand des gars font un "show de gars", reprend Catherine Vidal, on ne leur demande pas de se justifier. Mais quand les femmes prennent la parole, elles doivent expliquer pourquoi. Aussi, ce projet est une belle occasion de le faire de façon décomplexée.

Je ne voulais pas que ce soit des acteurs qui disent un texte mais les auteures elles-mêmes, qui ne sont pas toutes comédiennes. Je voulais garder l'empreinte de l'écriture, dans une grande simplicité. En fait, j'ai plus le sentiment d'avoir orchestré le tout, un peu comme un DJ, en travaillant sur les transitions, sur la résonance des textes entre eux, comment l'un pouvait devenir le tremplin de l'autre. Avec Éric Forget à la musique, nous avons cherché à donner une texture à chaque texte.

Il y a un côté jouissif à prendre la parole sur scène en gang de filles, et je me suis concentrée là-dessus... »

S'appartenir(e) sera présenté le 27 mars au Centre national des arts à Ottawa, à l'occasion de la Journée mondiale du théâtre, et en ouverture du Festival du Jamais Lu, au Théâtre Aux Écuries, le 1er mai 2015.

Les textes de S'appartenir(e) sont réunis dans un livre publié par Atelier 10 dans la collection « Pièces ».



DÉCOUVREZ SANS PLUS TARDER LA PROGRAMMATION DU 14E FESTIVAL DU JAMAIS LU
31 MARS 2015

Du 1er au 9 mai 2015, l'événement phare de la dramaturgie émergente présente de nouveau au Théâtre Aux Écuries une pluralité de paroles, de voix et de pensées qui font entendre ce qui, aujourd'hui, habite l'imaginaire des auteurs de la nouvelle génération.

Cette année, la codirectrice artistique Marcelle Dubois s'est entourée de l'auteur et comédien Justin Laramée afin de penser communément cette nouvelle programmation. C'est maintenant le moment de vous présenter les 12 textes inédits aux langues fortes et à la profonde revendication d'Être qu'ils ont sélectionné. Le tout dans une ambiance cabaret théâtro-littéraire si caractéristique du Jamais Lu...!

S'appartenir - La ligne éditoriale

Véritable laboratoire de la dramaturgie mêlant réflexions philosophiques, sociétales, humanistes et politiques, le Jamais Lu propose pour sa 14e édition une ligne éditoriale centrée sur l'interrogation de l'appartenance : l'appartenance de l'individu, de la société ; l'appartenance à la terre, à l'espace ; l'appartenance à soi et à l'Autre. S'appartenir est un cri, un élan du cœur pour chercher à s'appartenir grâce au geste d'écriture, grâce à la façon qu'ont les auteurs de nommer notre contemporanéité, puis de la posséder, voire la définir.

Les soirées d'ouverture et de clôture

S'appartenir (e), une soirée d'ouverture au féminin. Vendredi 1er mai, 20 h. Elles sont innues, québécoises, acadiennes, montréalaises, canadiennes, et tracent avec leurs mots une ligne de faille sur notre étrange territoire. Elles fouillent les rêves, les déceptions, les exigences et les absurdités contenus au cœur de la question suivante : qu'est-ce que « s'appartenir », ici, maintenant, en 2015 ? Portées par la mise en scène de Catherine Vidal, Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, Véronique Côté, France Daigle, Rebecca Deraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier livrent elles-mêmes avec puissance leur parole.

(Y) Tenir, quand l'homme écrit sur les femmes. Samedi 9 mai, 20 h. Justin Laramée s'est épaulé de six hommes au regard vif et au cœur bienveillant. Robin Aubert, Jean-Marc Dalpé, Olivier Kemeid, Robert Lalonde, Steve Laplante et Philippe Racine s'allient pour aborder de front l'inégalité entre les sexes ainsi que la violence et la discrimination faites aux femmes. Une soirée musicale audacieuse et digne.



Les lectures théâtrales

Le show du non-exil, Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre Comment la vie banale de Québécois de souche peut-elle devenir une épopée tumultueuse? Samedi 2 mai, 20 h.

Comment frencher un fonctionnaire sans le fatiguer, Collectif les Poids Plumes. Lettre d'amour douce-amère, les Poids Plumes s'attaquent au mythe de l'ennui que distillerait leur région d'origine ou adoptive : l'Outaouais. Dimanche 3 mai, 16 h.

Le repeuplement des ressources familiales, Maxime Carbonneau. Le père, la mère et le fils cherchent à rejoindre quelque chose, quelque chose qui doit leur manquer aux yeux des autres. Ils cherchent un drame, le leur. Dimanche 3 mai, 20 h.

Savoir compter, Marianne Dansereau. Un univers où toutes les relations, liens, déceptions, fractures sont vus sous un angle mathématique. Dans ces cas, Savoir compter s'avère capital. Lundi 4 mai, 20 h.

Réserves / Phase 1 : la cartomancie du territoire, Philippe Ducros. Carnets de route issus d'un voyage dépaysant à l'intérieur de nos propres frontières. Une mesure sur le déracinement et les ravages de l'endoctrinement. Mardi 5 mai, 20 h.

Feu, Marie-Hélène Perron. Après trois ans de séparation, trois frères et sœurs se réunissent pour discuter de la sortie imminente de leur cadet de l'hôpital psychiatrique. Texte lauréat de l'Égrégore, concours d'écriture dramaturgique du RIASQ. Mercredi 6 mai, 17 h.

Ces regards amoureux de garçons altérés, Éric Noël. Oeuvre rythmée, un train fou qui déraile dans une nuit sans fin, cette pièce questionne le contrôle et le dépassement de soi à travers dépendances, aliénations et subversions. Mercredi 6 mai, 20 h.

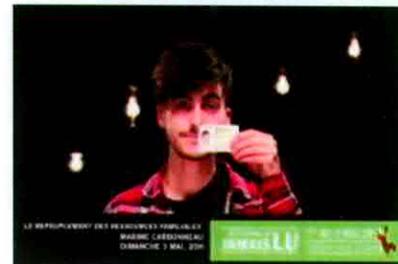
Habiter les terres, Marcelle Dubois. Une révolution rurale où les ours, les outardes et habitants partagent un même combat : résister aux desseins politiques qui voudraient fermer leur région. Jeudi 7 mai, 20 h.

Spirit : Comédie occulte du siècle 21, Nathalie Fillion (auteure française). Une figure des distorsions d'un espace-temps où chaque époque devient le fantôme d'une autre, son miroir déformant. Le tout dans une langue truculente et intelligente. Vendredi 8 mai, 20 h.

Les lectures jeune public

Paillettes, Simon Boulerice. Est-il possible de briller sans paillettes ? Un texte qui parle d'inéquité, de franchise et de singularité. Mercredi 6 mai, 10 h.

Médiation culturelle : Les Traversées / Passages, les élèves de 6e année de l'école Saint-Grégoire-Le-Grand. Sous la supervision de Martin Bellemare, les élèves ont écrit sept courtes pièces qui traitent des passages de la vie à travers le regard et l'imaginaire de jeunes auteurs en herbe. Lundi 4 mai, 14 h.



Les soirs de scotch

Inédits au Jamais Lu, les Soirs de scotch sont des invitations à prolonger tardivement, dans une atmosphère lounge, les plaisirs des lectures et des découvertes jamaisiennes. Chaque auteur de la programmation a offert une carte blanche de vingt minutes à un auteur de son choix dont la parole est en résonance avec son propre texte. Lectures, essais, découvertes, rencontres sont au programme, le tout agrémenté d'un (ou plusieurs) verres de scotch. Elkhana Talbi, Carthage-en-Québec : Samedi 2 mai, 22 h. Les Sabines, La vie en reel : Dimanche 3 mai, 22 h. Paul Lefebvre, Leçon de mathématiques avancées : Lundi 4 mai, 22 h. Naomi Fontaine, Carnets inédits : Mardi 5 mai, 22 h. Jordan Arsenault, Vous êtes le garçon avec qui je veux partager mon argent. Mercredi 6 mai, 22 h. Mathieu Gosselin, Suite Athanase : Jeudi 7 mai, 22 h. Les auteurs de la délégation française, Voilà qui nous sommes : Vendredi 8 mai, 22 h.

Communiqué de presse | Festival du Jamais Lu





S'appartenir : la 14^e édition du Festival du Jamais Lu

Par Isabelle Beaulieu, publié le 16/04/2015

*S'appartenir, pour moi, c'est égal à être nomade, personne n'a de pouvoir sur toi.
C'est toi qui a le pouvoir de toi-même. C'est ça moi dans ma langue.*

Joséphine Bacon

Le Festival du Jamais Lu donne au public le privilège de découvrir les nouveaux textes de dramaturges. L'accent se fait sur les mots et les lectures présentées sont aussi un moyen de prendre parole et de la partager. Autant de textes, autant de visions du monde et de façons de nommer l'indicible. Du 1^{er} au 9 mai au Théâtre des Écuries à Montréal et sous la direction artistique de Marcelle Dubois et Justin Laramée, 12 textes nous donneront à entendre des manières de s'appartenir.

C'est d'ailleurs le spectacle *S'appartenir[e]* qui part le bal. Huit femmes tentent justement de répondre à la question « qu'est-ce que s'appartenir, ici, maintenant, en 2015 ? » Avec entre autres France Daigle, Joséphine Bacon, Véronique Côté et Anne-Marie Olivier.

Dans *Le show du non-exil*, Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre racontent « leur vie banale de Québécois de souche ».

Comment francher un fonctionnaire sans le fatiguer nous convaincra que la région d'Ottawa-Gatineau est injustement perçue et qu'elle est loin d'être ennuyeuse... Par 14 auteurs, réunis sous le collectif Les poids plumes.

Le repeuplement des ressources familiales de Maxime Carboneau montre une famille à la recherche de leur propre drame.

Philippe Ducros a visité à l'hiver 2015 les lieux souvent dévastés des réserves autochtones et dans *Réserve Phase 1 : la cartomanche du territoire*, il veut montrer la « force tranquille de ces survivants de l'Histoire ».

Dans *Savoir compter*, Marianne Dansereau présente des personnages qui posent des gestes « qui ne sont pas conformes à ce qu'ils sont ».

Pallettes de Simon Boulerice est destiné à un public jeunesse de 7 ans et plus. Henri se demande quelle est sa place dans la famille alors que son frère Edgar brille de mille feux.

« Qu'est-ce tu veux que j'te dise? Que tout va bien, qu'on s'entend bien, qu'on est capable de s'tolérer? J'le sais qu'c'est ça qu'tu veux entendre, Olivier, mais c'est pas ça la vérité. » *Fou* de Marie-Hélène Perron raconte les liens difficiles d'une fratrie.

Éric Noël nous propose une pièce solo, *Ces regards amoureux de garçons altérés*. Dans un sauna gai, un acteur sous l'emprise du Cristal Meth délire depuis 60 heures sur les blessures exquises de l'amour.

« Je suis persuadée que les paysages dans lesquels on grandit modifient nos identités, nos imaginaires, et jusqu'à nos ADN. » Voilà la prémisse de Marcelle Dubois qui présente *Habiter les terres*.

La dramaturge française Nathalie Fillion confronte présent et passé dans *Spirit : Comédie occulte et psychédélique du siècle 21*.

Enfin, le spectacle *[Y] Tenir* fait entendre les voix de sept hommes qui se sentent concernés et qui se joignent aux voix des femmes qui ont dénoncé les violences et les abus qu'elles ont subis. Car la lutte pour l'égalité des sexes doit aussi passer par les hommes. Avec entre autres Robert Lalonde, Robin Aubert, Jean-Marc Dalpé et Olivier Kemeid. Dans une mise en lecture de Justin Laramée.

Bref, le Festival du Jamais Lu propose une folle épopée de mots tout nouveaux tout beaux avec en prime une réflexion sur le sens du mot *s'appartenir* avec l'équipe de la revue Nouveau Projet, une pièce écrite par des élèves de 6^e année du quartier Villeray, une classe de maître avec Carole Fréchette et des Soirs de scotch dans une ambiance feutrée où les auteurs ont carte blanche pendant 20 minutes.

Site du Jamais Lu

FESTIVAL DU JAMAIS LU / *S'appartenir* (e)

Paroles de femmes

JOSÉE LAPOINTE

Huit auteures, un spectacle, un livre : le projet *S'appartenir* (e), qui réunit des femmes de tous les horizons – dramaturges, poètes et romancières –, ouvre le Festival du Jamais Lu avec la volonté de faire entendre une parole féminine et contemporaine. À la direction artistique, un trio composé de la metteuse en scène Brigitte Haentjens, de la directrice du festival Marcelle Dubois et de la metteuse en scène et directrice artistique du Théâtre du Trident de Québec, Anne-Marie Olivier. Nous avons posé quelques questions à Marcelle Dubois et Anne-Marie Olivier, qui signe aussi un texte dans le recueil.

QIR

LP: Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, France Daigle, Rebecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger, Véronique Côté: comment avez-vous choisi les femmes qui participent au projet?

Anne-Marie Olivier: Je me sens comme le grand méchant loup quand je dis ça, mais... par appétit. Par désir. Parce que la parole de chacune nous intéresse, qu'on s'est dit que ce serait décapant ou beau, que ça ne pourrait pas être anecdotique.

LP: Quel est le fil conducteur?

AMO: C'est un échantillon de femmes d'aujourd'hui, qui prennent position. Elles



La metteuse en scène Anne-Marie Olivier est l'une des trois directrices artistiques du spectacle *S'appartenir* (e), qui réunit des auteures de tous les horizons.

se situent par rapport au monde, elles sont connectées sur différentes réalités et appartiennent toutes à notre monde d'aujourd'hui. Par exemple, la parole de Véronique Côté, qui est ma complice depuis longtemps, est importante. Elle est fondatrice, c'est un arbre, on en a besoin pour que l'air soit plus pur. Pour moi, c'est une question d'utilité. D'interprétation du monde, de filtration, de condensation, de sens aussi. De quête de sens.

LP: Il y a évidemment derrière ce projet le désir de donner la parole aux femmes.

AMO: Oui, mais il ne faut pas s'attendre à voir un nouveau féminisme. On est juste des filles qui prennent la parole. Il

ne faut pas penser que ce sera *Les fées ont soif 2!* Ce n'est pas ça, on a juste voulu parler au monde. C'est des pensées qui nous traversent, nous préoccupent, qui sont sorties de nous. On est des filles et c'est correct. On ne s'excuse pas. On s'assume, mais on ne revendique pas quoi que ce soit comme étiquette, comme mouvement.

LP: C'est encore nécessaire?

AMO: Oui. J'ai grandi dans un monde où j'étais sûre qu'on avait atteint l'égalité. Maintenant que j'ai un petit poste de pouvoir, je me rends compte que ce n'est pas vrai pantoute. J'ai vraiment perdu mes illusions. Je ne suis pas quelqu'un qui milite, mais pas question qu'on me marche dessus, qu'on ne m'écoute pas

ou qu'on pense que ce que je dis est moins important parce que je suis une fille. Quand j'ai fait le spectacle *Faire l'amour* avec Véronique Côté, les gars dans l'équipe disaient: c'est-tu un show de filles? Non!!! On ne dit jamais ça: c'est un show de gars...

LP: L'idée de publier un livre est venue après celle de créer le spectacle. Pourquoi?

Marcelle Dubois: C'est venu de Justin Laramée, codirecteur artistique invité du 14^e Festival du Jamais Lu. Je l'ai invité à se joindre à moi cette année entre autres pour souligner l'arrivée de la collection *Pièces d'Atelier 10*, dont il est le directeur éditorial. Quand Justin a pris connaissance de

notre création en construction, il a naturellement proposé que ce soit le prochain titre de la collection. En plein dans le mille des préoccupations de nos deux organismes qui défendent les paroles engagées.

LP: Quelle autre dimension le recueil donne-t-il aux textes?

MD: Je dirais que ça permet à ces paroles théâtrales de prendre une nouvelle envergure, une envergure qui s'apparente à des traces de notre époque, de notre désir de parole, de résistance lumineuse. Des traces laissées dans la littérature théâtrale qui fabriquera la pensée de demain.

Ces femmes parlent d'un territoire, d'une identité, de doutes et d'espoirs ancrés dans le présent. Elles ont longuement mûri leur texte. Nous avons travaillé sur une année et demie. Elles ont eu le souci de trouver le plus juste, le plus intime et collectif de leurs réflexions sur la question de l'appartenance. Permettre au public de lire ces paroles au-delà de la représentation théâtrale, c'est l'inviter, dans son chez-lui, à réfléchir à cette question capitale pour la suite de notre monde: à quoi appartenons-nous, ensemble?

À la représentation théâtrale, nous sommes traversés par leur vivacité, leur force brute et sans pudeur. On vibre avec elles. À la lecture, on a peut-être plus le temps d'établir un dialogue délicat et intérieur avec leur parole. Ce qui est une autre forme de délice.

LP: Le spectacle a déjà été présenté à Ottawa et à Québec. À quoi peut-on s'attendre vendredi?

AMO: On a hâte de le faire, mais l'énergie électrique est différente chaque fois. Tout est dans l'appréhension. Je pourrais prédire comment ça va se passer, mais la seule chose dont je peux être certaine, c'est que ce ne sera pas comme ça!

S'appartenir (e) est présenté vendredi à 20 h aux Écuries.

iPad 11:12 43%

LA PRESSE+ ARTS

LECTURE

Nouvelle vitrine virtuelle pour les auteurs québécois

Depuis hier, une nouvelle application conçue par l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec (UNEQ) s'est ajoutée à l'Apple Store. *Opuscules* présente des textes inédits et courts, écrits par des auteurs professionnels qui se sont démarqués lors de concours littéraires. La consultation des textes est gratuite le premier mois suivant leur publication.

Ensuite, les utilisateurs doivent déboursier 1,19 \$ pour les lire à la pièce, ou s'abonner au coût de 11,99 \$ par an. L'application propose aussi une recension de plus de 300 blogues amateurs et professionnels où l'on discute de littérature québécoise. « Nous sommes conscients qu'il y a un public qui va découvrir, grâce à cette application, la littérature québécoise. À terme, cela amènera un nouveau lectorat aux auteurs d'ici », a expliqué Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ. *Opuscules* est pour l'instant offerte uniquement pour l'iPad et l'iPhone, mais l'équipe travaille à ce qu'elle soit bientôt offerte sur les appareils Android.

— Hugo Pilon-Larose, *La Presse*

OPUSCULES Littérature québécoise mobile



FESTIVAL DU JAMAIS LU S'APPARTENIR(E)



Paroles de femmes

JOSÉE LAPOINTE
LA PRESSE

Huit auteures, un spectacle, un livre : le projet *S'appartenir(e)*, qui réunit des femmes de tous les horizons – dramaturges, poètes et romancières –, ouvre le Festival du Jamais Lu avec la volonté de faire entendre une parole féminine et contemporaine. À la direction artistique, un trio composé de la metteure en scène Brigitte Haentjens, de la directrice du festival Marcelle Dubois et de la metteure en scène et directrice artistique du Théâtre du Trident de Québec, Anne-Maria Olivier. Nous avons posé quelques questions à

TELECHARGEZ
l'application Opuscules pour iPad

iPad 11:12 43 %

LA PRESSE+ ARTS

LECTURE

Nouvelle vitrine virtuelle pour les auteurs québécois

Depuis hier, une nouvelle application conçue par l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec (UNEQ) s'est ajoutée à l'Apple Store. *Opuscules* présente des textes inédits et courts, écrits par des auteurs professionnels qui se sont démarqués lors de concours littéraires. La consultation des textes est gratuite le premier mois suivant leur publication.



Ensuite, les utilisateurs doivent déboursier 1,19 \$ pour les lire à la pièce, ou s'abonner au coût de 11,99 \$ par an. L'application propose aussi une recension de plus de 300 blogues amateurs et professionnels où l'on discute de littérature québécoise. « Nous sommes conscients qu'il y a un public qui va découvrir, grâce à cette application, la littérature québécoise. À terme, cela amènera un nouveau lectorat aux auteurs d'ici », a expliqué Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ. *Opuscules* est pour l'instant offerte uniquement pour l'iPad et l'iPhone, mais l'équipe travaille à ce qu'elle soit bientôt offerte sur les appareils Android.

— Hugo Pilon-Larose, *La Presse*

TÉLÉCHARGEZ
l'application *Opuscules* pour iPad

FESTIVAL DU JAMAIS LU S'APPARTENIR(E)

artistique du Théâtre du Trident de Québec, Anne-Marie Olivier. Nous avons posé quelques questions à Marcelle Dubois et Anne-Marie Olivier, qui signe aussi un texte dans le recueil.

Q Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, France Daigle, Rébecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger, Véronique Côté : comment avez-vous choisi les femmes qui participent au projet ?

R Anne-Marie Olivier : Je me sens comme le grand méchant loup quand je dis ça, mais... par appétit. Par désir. Parce que la parole de chacune nous intéresse, qu'on s'est dit que ce serait décapant ou beau, que ça ne pourrait pas être anecdotique.

Q Quel est le fil conducteur ?

R A.-M.O. : C'est un échantillon de femmes d'aujourd'hui, qui prennent position. Elles se situent par rapport au monde, elles sont connectées sur différentes réalités et appartiennent toutes à notre monde d'aujourd'hui. Par exemple, la parole de Véronique Côté, qui est ma complice depuis longtemps, est importante. Elle est fondatrice, c'est un arbre, on en a besoin pour que l'air soit plus pur. Pour moi, c'est une question d'utilité. D'interprétation du monde, de filtration, de condensation, de sens aussi. De quête de sens.

Q Il y a évidemment derrière ce projet le désir de donner

iPad 11:12 LA PRESSE+ ARTS 43%

LECTURE

Nouvelle vitrine virtuelle pour les auteurs québécois

Depuis hier, une nouvelle application conçue par l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec (UNEQ) s'est ajoutée à l'Apple Store. *Opuscules* présente des textes inédits et courts, écrits par des auteurs professionnels qui se sont démarqués lors de concours littéraires. La consultation des textes est gratuite le premier mois suivant leur publication.



Ensuite, les utilisateurs doivent déboursier 1,19 \$ pour les lire à la pièce, ou s'abonner au coût de 11,99 \$ par an. L'application propose aussi une recension de plus de 300 blogues amateurs et professionnels où l'on discute de littérature québécoise. « Nous sommes conscients qu'il y a un public qui va découvrir, grâce à cette application, la littérature québécoise. À terme, cela amènera un nouveau lectorat aux auteurs d'ici », a expliqué Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ. *Opuscules* est pour l'instant offerte uniquement pour l'iPad et l'iPhone, mais l'équipe travaille à ce qu'elle soit bientôt offerte sur les appareils Android.

— Hugo Pilon-Larose, *La Presse*

TÉLÉCHARGEZ
l'application *Opuscules* pour iPad

FESTIVAL DU JAMAIS LU S'APPARTENIR(E)

Q Il y a évidemment derrière ce projet le désir de donner la parole aux femmes.

R A.-M.O. : Oui, mais il ne faut pas s'attendre à voir un nouveau féminisme. On est juste des filles qui prennent la parole. Il ne faut pas penser que ce sera *Les fées ont soif 2* ! Ce n'est pas ça, on a juste voulu parler au monde. C'est des pensées qui nous traversent, nous préoccupent, qui sont sorties de nous. On est des filles et c'est correct. On ne s'excuse pas. On s'assume, mais on ne revendique pas quoi que ce soit comme étiquette, comme mouvement.

Q C'est encore nécessaire ?

R A.-M.O. : Oui, j'ai grandi dans un monde où j'étais sûre qu'on avait atteint l'égalité. Maintenant que j'ai un petit poste de pouvoir, je me rends compte que ce n'est pas vrai partout. J'ai vraiment perdu mes illusions. Je ne suis pas quelqu'un qui milite, mais pas question qu'on me marche dessus, qu'on ne m'écoute pas ou qu'on pense que ce que je dis est moins important parce que je suis une fille. Quand j'ai fait le spectacle *Faire l'amour avec Véronique Côté*, les gars dans l'équipe disaient : c'est-tu un show de filles ? Non !!! On ne dit jamais ça : c'est un show de gars...

Q L'idée de publier un livre est venue après celle de créer le spectacle. Pourquoi ?

iPad 11:12 43%

LA PRESSE+ ARTS

LECTURE **FESTIVAL DU JAMAIS LU S'APPARTENIR(E)**

Nouvelle vitrine virtuelle pour les auteurs québécois

Depuis hier, une nouvelle application conçue par l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec (UNEQ) s'est ajoutée à l'Apple Store. *Opuscules* présente des textes inédits et courts, écrits par des auteurs professionnels qui se sont démarqués lors de concours littéraires. La consultation des textes est gratuite le premier mois suivant leur publication.



Ensuite, les utilisateurs doivent déboursier 1,19 \$ pour les lire à la pièce, ou s'abonner au coût de 11,99 \$ par an. L'application propose aussi une recension de plus de 300 blogues amateurs et professionnels où l'on discute de littérature québécoise. « Nous sommes conscients qu'il y a un public qui va découvrir, grâce à cette application, la littérature québécoise. À terme, cela amènera un nouveau lectorat aux auteurs d'ici », a expliqué Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ. *Opuscules* est pour l'instant offerte uniquement pour l'iPad et l'iPhone, mais l'équipe travaille à ce qu'elle soit bientôt offerte sur les appareils Android.

— Hugo Pilon-Larose, *La Presse*

TÉLÉCHARGEZ
l'application *Opuscules* pour iPad

R Marcelle Dubois : C'est venu de Justin Laramée, codirecteur artistique invité du 14^e Festival du jamais Lu. Je l'ai invité à se joindre à moi cette année entre autres pour souligner l'arrivée de la collection Pièces d'Atelier 10, dont il est le directeur éditorial. Quand Justin a pris connaissance de notre création en construction, il a naturellement proposé que ce soit le prochain titre de la collection. En plein dans le mille des préoccupations de nos deux organismes qui défendent les paroles engagées.

Q Quelle autre dimension le recueil donne-t-il aux textes ?

R M.D. : Je dirais que ça permet à ces paroles théâtrales de prendre une nouvelle envergure, une envergure qui s'apparente à des traces de notre époque, de notre désir de parole, de résistance lumineuse. Des traces laissées dans la littérature théâtrale qui fabriquera la pensée de demain.

Ces femmes parlent d'un territoire, d'une identité, de doutes et d'espoirs ancrés dans le présent. Elles ont longuement mûri leur texte. Nous avons travaillé sur une année et demie. Elles ont eu le souci de trouver le plus juste, le plus intime et collectif de leurs réflexions sur la question de l'appartenance. Permettre au public de lire ces paroles au-delà de la représentation théâtrale, c'est l'inviter, dans son chez-lui, à réfléchir à cette question capitale pour la suite de notre monde : à

iPad 11:12 43%

LA PRESSE+ ARTS

LECTURE

Nouvelle vitrine virtuelle pour les auteurs québécois

Depuis hier, une nouvelle application conçue par l'Union des écrivains et des écrivains du Québec (UNEQ) s'est ajoutée à l'Apple Store. *Opuscules* présente des textes inédits et courts, écrits par des auteurs professionnels qui se sont démarqués lors de concours littéraires. La consultation des textes est gratuite le premier mois suivant leur publication.



Ensuite, les utilisateurs doivent déboursier 1,19 \$ pour les lire à la pièce, ou s'abonner au coût de 11,99 \$ par an. L'application propose aussi une recension de plus de 300 blogues amateurs et professionnels où l'on discute de littérature québécoise. « Nous sommes conscients qu'il y a un public qui va découvrir, grâce à cette application, la littérature québécoise. À terme, cela amènera un nouveau lectorat aux auteurs d'ici », a expliqué Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ. *Opuscules* est pour l'instant offerte uniquement pour l'iPad et l'iPhone, mais l'équipe travaille à ce qu'elle soit bientôt offerte sur les appareils Android.

— Hugo Pilon-Larose, *La Presse*

TELECHARGEZ
l'application *Opuscules* pour iPad

FESTIVAL DU JAMAIS LU S'APPARTENIR(E)

question capitale pour la suite de notre monde : à quoi appartenons-nous, ensemble ?

À la représentation théâtrale, nous sommes traversés par leur vivacité, leur force brute et sans pudeur. On vibre avec elles. À la lecture, on a peut-être plus le temps d'établir un dialogue délicat et intérieur avec leur parole. Ce qui est une autre forme de délice.

Q Le spectacle a déjà été présenté à Ottawa et Québec. À quoi peut-on s'attendre vendredi ?

R A.-M.O. : On a hâte de le faire, mais l'énergie électrique est différente chaque fois. Tout est dans l'appréhension. Je pourrais prédire comment ça va se passer, mais la seule chose dont je peux être certaine, c'est que ce ne sera pas comme ça !

S'appartenir(e) est présenté vendredi à 20 h aux Écuries.



S'appartenir(e)
Collectif
Atelier 10
Collection Pièces
104 pages



Un extrait du spectacle S'appartenir(e) : Lettre au premier ministre, par Véronique Côté

30 AVRIL 2015



Photo : Festival du Jamais Lu



par PHILIPPE COUTURE

Commentaires 2

Recommander 630

Tweeter 14

+1 0

« *Quelque chose, ici, ne va pas. Quelque chose se dérègle.* » C'est ce qu'écrit la comédienne, metteuse en scène et auteure Véronique Côté dans sa *Lettre au premier ministre: un texte dans lequel elle donne la parole à une enseignante de cégep et mère de famille qui en a long à raconter aux dirigeants de son pays. Nous vous offrons aujourd'hui cette prise de parole issue du spectacle S'appartenir(e), présenté en ouverture du festival du Jamais Lu.*

Après Québec et Ottawa, Montréal reçoit enfin le spectacle de prise de parole féminine *S'appartenir(e)*. Oeuvre de remise en question de l'appartenance au territoire et à l'identité francophone, conçue entre Moncton, Québec, Montréal et Ottawa, le spectacle tissé d'une multiplicité de paroles et de genres cherche à capter l'essence de l'époque tout en ébranlant puissamment les fondations.

Dans sa « lettre au premier ministre », Véronique Côté se met dans la peau d'une enseignante au Cégep, mère de famille impliquée dans le conseil d'administration du CPE où sa fille passe ses journées entourée d'éducatrices au petit soin. C'est la prise de parole d'une femme éprise d'humanité, qui en trouve trop peu au sein de la classe dirigeante de son pays.

Notez qu'une version de ce texte est parue dans le livre *S'appartenir(e)*, aux éditions Atelier 10, aux côtés des textes de

Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, France Daigle, Rébecca Deraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier.

***S'appartenir(e)* est présenté en ouverture du festival du Jamais Lu, vendredi 1er mai à 20h au Théâtre Aux Écuries**

MONSIEUR LE PREMIER MINISTRE,

Je vous écris une lettre qui sera bien trop longue pour être lue avec l'attention qu'elle mérite, et bien trop longue pour que vous y répondiez, j'en ai bien peur. Je doute même qu'elle se rende jusqu'à vous. Vu d'ici, vous semblez vivre protégé de toute parole n'empruntant pas en droite ligne le dogme économique qui a l'air de vous tenir lieu de conscience.

Comprenez-moi bien: je n'ai pas besoin de votre réponse, je crois que je n'en ai même pas envie. Je ne porte pas le travail que vous avez effectué jusqu'ici en haute estime, si vous voulez tout savoir — et si j'en crois les décisions que votre cabinet nous assène depuis maintenant un peu plus d'un an, vous ne me portez pas en haute estime non plus, pas plus que l'immense majorité de mes concitoyens. Inutile de vous confier que je n'ai pas voté pour vous, ni pour le sinistre programme de démantèlement que votre gouvernement et vous êtes en train de mettre en œuvre avec une détermination qui serait admirable si elle était au service de desseins plus nobles. Je soupçonne que même les électeurs qui ont bel et bien voté libéral aux dernières élections n'ont jamais souscrit à ce saccage en bonne et due forme du modèle québécois, et de toutes ces choses qui faisaient qu'il n'y a pas si longtemps, il faisait bon vivre ici.

Je suis enseignante en histoire dans un cégep de Québec. J'ai une petite fille et deux garçons. J'ai moi-même étudié l'histoire et la littérature. Je crois en l'art. Je crois en la jeunesse. Je crois au pouvoir de rédemption, au pouvoir de réparation du langage. Et contrairement à votre étincelant ex-ministre de l'Éducation, je crois en la formation générale au collégial.

À vrai dire, je ne sais pas trop pourquoi je tente de me présenter ainsi, peut-être pour vous assurer de mon existence, peut-être aussi pour essayer de créer un pont, même tout petit, entre nos deux réalités apparemment si éloignées. Mais vous êtes d'abord un homme, et malgré tout le mal que je pense de vos politiques, je peux m'imaginer que nous sommes capables de nous rejoindre autour de ces questions qui nous ramènent à notre fragilité originelle, à ces failles qui nous lient, tous, amour, enfance, maladie, mort. Je suis sûre que nous aimons nos enfants avec l'exacte même tendresse. Je suis certaine que nous craignons la mort avec le même réflexe de déni, avec la même tentation de fuite. Je m'adresse à cette part de votre être, celle qui aime immodérément ses enfants, celle où nous sommes, vous et moi, presque les mêmes: vous et moi, invraisemblablement semblables.

Je vais vous la raconter, mon histoire. J'y arrive. Ce ne sera pas de la littérature, ce sera un fait vécu. Pour citer votre lumineux slogan de campagne: je vais vous parler des vraies affaires.

Je siège au CA de mon CPE (je vous dirai une autre fois tout le bien que je pense de la mesure de génie de votre gouvernement consistant à moduler les tarifs de garderie selon les revenus des parents. Je n'ai ici ni l'espace, ni le temps pour détailler à quel point ce recul spectaculaire me désillusionne, m'horripile, et confirme mon sentiment que vous vous câlissez des familles en général et des femmes en particulier). À ce CA donc, sur lequel je siège, plein de gens de bonne volonté se retrouvent à gérer toutes sortes de problèmes divers, et nous tentons de le faire au mieux de nos capacités, malgré nos divergences d'opinions. À ce CA siégeait avec nous un homme, un ingénieur, que j'aimais bien malgré que je ne le connaissais que très peu. Il était cordial et sûr de lui, efficace, sans complexe. Il avait l'air de savoir où il allait, et j'aimais son regard sans peur. Son regard dépourvu de tout doute.

L'automne dernier, il ne s'est pas représenté comme administrateur. Il a envoyé une lettre sobre pour nous faire part de sa décision de se retirer du CA pour des raisons personnelles.

La directrice du CPE m'a prise à part pour m'apprendre la raison de cette défection-surprise.

L'ingénieur ne revenait pas parce que sa conjointe, médecin de profession, s'était suicidée. Elle était jeune, plus jeune que moi: elle n'avait pas 35 ans. Elle avait une fille de trois ans. Et elle s'était suicidée.

J'ai toujours su que la tentation du suicide pouvait traverser n'importe qui, n'importe quand. J'ai toujours su que certains chagrins étaient si insondables qu'on pouvait littéralement s'y noyer.

Je sais des gouffres que je n'aurais jamais cru visiter dans ma vie. Je connais la fatigue, l'immense fatigue de la dépression, et cette puissante envie de tout abandonner sur le sol, sacs d'épicerie, manteau d'hiver, poids de grossesse, maux de dos, étudiants apathiques, facture d'Hydro, espérances, pour marcher délivrée de tout, allégée de tout, dans un oubli reposant et sans fond. Mais quand j'ai eu mon premier enfant, j'ai su, au plus profond de moi et sans possibilité d'appel, que je n'avais plus le droit de mourir. Le suicide venait de quitter pour de bon ma réalité. Devenir mère, ce fut pour moi renoncer à la potentialité d'apaiser mon désespoir par la mort.

Et pourtant, la compagne de l'ingénieur, mère, comme moi, s'était suicidée. Elle avait quitté la vie et une enfant de trois ans: la sienne. Sa fille.

Je ne comprends pas. Je n'y comprends rien.

Je suis allée au service funéraire. J'ai revu l'ingénieur, je l'ai serré dans mes bras. Après qu'il m'eut demandé si je connaissais sa blonde, que je lui eus avoué que non, nous n'avons plus trop su quoi nous dire. Je suis repartie de la cérémonie alourdie d'un malaise puissant, diffus et indélogeable.

C'est arrivé l'automne dernier et depuis, j'y pense tous les jours.

J'ai l'impression d'être hantée.

Je me demande comment cet homme brisé, cet homme qui semblait avoir tant de certitudes, a choisi de parler à son enfant de toutes ses certitudes envolées. Comment fait-il pour vivre maintenant, déshabillé du verni de sa réussite, et de la sensation que la vie ne devrait pas pouvoir basculer comme ça dans l'incompréhensible, puisqu'il a travaillé, puisqu'il travaillait si fort pour les mettre à l'abri, tous? Comment se fait-il qu'il puisse finalement *ne pas y avoir d'abri*? Chaque jour, Monsieur le Premier Ministre, je pense à lui et à sa fille, et je me dis que la peine qu'ils transporteront toute leur vie est le résultat de notre aveuglement, de notre entêtement à croire que de toutes les choses qui font que nous vivons bien, seules celles qui se calculent en chiffres ont une valeur véritable.

Vous avez dit, le jour de votre accession au pouvoir: «Pour les quatre prochaines années, rassemblons toutes nos énergies dans la même destination, la prospérité qui, seule, garantit la liberté de nos choix.» J'ai le regret de vous informer que ça ne suffira pas.

La prospérité ne garantit rien, surtout pas la liberté de nos choix.

Le confort ne suffit pas à donner un sens à nos vies.

Et ce qui devrait nous retenir—les autres, nos liens aux autres, nos liens à cette société et à son histoire, nos liens à ce territoire superbe—, tout ce qui pourrait donner du sens au fait d'appartenir ensemble à ce qui est un peuple, oui, un pays, certainement, et non pas une grande entreprise, tout ça cède sous les assauts répétés que vos ministres et vous portez à tout ce qui n'est pas nommément lucratif, privé ou commercial.

Vous faites les choix que vous faites: protéger les plus riches parmi nous et vous incliner devant les autels mortifères du libre marché et du discours corporatif.

Pendant ce temps, une femme s'est suicidée. Son mari dévasté explique encore à leur fille de trois ans pourquoi sa maman n'est plus là pour elle le soir avant de dormir. La prospérité manifeste dans laquelle ils vivaient tous les trois n'a été d'aucun secours pour la sauver.

Je voulais que vous sachiez cette histoire. Elle est arrivée ici, au Québec, pendant que vous étiez Premier Ministre. Ce n'est pas de votre faute, mais ce que cette histoire raconte est comme une fusée de détresse lancée vers vous, vers le trou noir de votre absence de projet. Un peu de lumière douloureuse pour essayer de vous réveiller.

Comprenez-moi bien: je sais parfaitement que le lien entre le mystère emporté par cette femme suicidée et notre difficulté à nous rassembler autour d'un projet de société qui ne serait pas

exclusivement comptable, je sais que ce lien est ténu. Il est si fin qu'il est presque invisible. Mais il existe. Quelque chose, ici, se dérègle. Le monde, notre monde, tangué. De plus en plus de gens en tombent.

Qu'est-ce que vous allez faire? Comment allons-nous vivre, nous tous ici, alors que nous sentons bien que quelque chose *cloche* dans ce choix de nous détacher les uns des autres, alors que nous sentons bien que nous avons besoin, plus que jamais, de ces liens précisément? À quoi appartenons-nous donc - qu'est-ce qui nous constitue ? Vous posez-vous parfois ces questions ? Si oui - qu'y répondez-vous ? Nous appartenons à l'équilibre budgétaire ? Entendez-vous le grand, l'insondable vide contenu dans cette phrase ? Il est impossible d'appartenir à un équilibre budgétaire. Le sentiment de morcèlement, d'impuissance que vous cultivez chez mes concitoyens et moi, ce sentiment visqueux de ne plus pouvoir rien faire pour améliorer notre sort, je le refuse.

J'appartiens à l'espoir, Monsieur le Premier ministre. J'appartiens à la joie de dire non quand dire non est juste. J'appartiens à ce qui se lèvera debout en nous quand vous nous croirez endormis. J'appartiens à ceux qui cherchent à quoi ils appartiennent. J'appartiens aux vivants qui marchent avec moi et aux morts qui marchent à travers moi. J'appartiens à cette foule qui se dressera bientôt devant vous.

Si jamais, par un hasard épormyable, vous lisez cette lettre: réfléchissez à ce qui nous appartient, en tant que société, dans le chagrin insurmontable d'une jeune mère prospère, mais qui ne sait plus comment on fait pour vivre. Ce désarroi abyssal existe. C'est une vraie affaire. Comme l'enfance, comme l'amour. Comme la mort. De ça aussi, il faudra vous occuper, Monsieur le Premier Ministre.

Véronique Côté

Pour entendre du Jamais Lu

ALEXANDRE CADIEUX

La quatorzième édition du festival du Jamais Lu s'ouvre ce vendredi soir aux Écuries avec la soirée *S'appartenir(e)*. Déjà présentée à Ottawa et à Québec, l'œuvre collective réunissant des paroles d'auteurs d'origine ontarienne, québécoise, acadienne et innue questionne la notion d'appartenance d'un point de vue féminin. On y entendra Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, Véronique Côté, France Daigle, Rébecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier, lues par elles-mêmes.

En écho à cet opus, le codirecteur artistique invité, Justin Laramée, qui secondait cette année la cofondatrice Marcelle Dubois, a orchestré une réponse-hommage en invitant six hommes « à se prononcer sur des questions comme le féminisme et l'équité ». Sy mouillent Robin Aubert, Jean-Marc Dalpé, Olivier Kemeid, Robert Lalonde, Steve Laplante et Philippe Racine. *(Y) Tenir* sera donné en guise de clôture du



JAMAIS LU

S'appartenir(e) est une réflexion féminine.

festival, le samedi 9 mai.

Rappelons que le Jamais Lu propose chaque année une dizaine de lectures publiques d'œuvres dramatiques issues de plumes émergentes. Y sont nées *Bashar Lazar* d'Evelyne de la Chenelière, *Sauce brune* de Simon Boudreault et *Yukonstyle* de Sarah Berthiaume, pour ne nommer que celles-là. Au programme de cette année,

notons également au passage *Le show du non-exil* d'Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre (samedi 2 mai), *Réserves — Phase 1: la cartomancie du territoire* de Philippe Ducros (mardi 5 mai) et *Ces regards amoureux de garçons altérés* d'Éric Noël (mercredi 6 mai).

Collaborateur
Le Devoir



LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS DE « S'APPARTENIR(E) »

meconnus2

mai 03, 2015

Théâtre



Le festival du Jamais Lu a lancé son édition 2015 avec une lecture de *S'appartenir(e)*. Plus qu'un titre, c'est aussi la trame de fond aux prises de paroles qui jalonnent cette année l'événement théâtral. *S'appartenir*, un verbe qui nourrit les réflexions et les angoisses et dont les réponses semblent nous filer entre les doigts.

Publié chez Atelier 10, *S'appartenir(e)*, œuvre collective de huit auteures, en est à sa troisième mise en lecture, les précédentes ayant eu lieu au CNA à Ottawa et au Trident à Québec. La publication en version papier a suivi ces deux performances. C'est donc Aux Écuries que cette parole au féminin a résonné pour ouvrir la porte sur une actualité intime et solitaire, mais en même temps, si collective.

Sur un écran blanc sont projetés des paysages de Geneviève Lizotte qui, à travers ces prises de vues, donne son point de vue sur cette question trouble, de même que huit femmes, présentes et absentes, solidaires et braves, avec leurs mots mûris qui invitent au dialogue. C'est ce qu'une représentation théâtrale suggère et incite à faire. Pourtant, bien avant d'entendre et de voir ces énergies brutes, j'ai eu sous les yeux les mots, ces questionnements qui ne rendent pas compte d'un nouveau féminisme, comme dit Anne-Marie Olivier, mais qui sont révélateurs de pensées qu'on doit à tout prix avouer. Pourquoi ? Peut-être parce qu'une alarme sonne quelque part. Dans sa lettre au premier ministre, Véronique Côté le dit si bien : « *Quelque chose, ici, se dérègle. Le monde, notre monde, tangué. De plus en plus de gens en tombent.* »

Qu'est-ce s'appartenir(e) au féminin pour Marjolaine Beauchamp, Joséphine Bacon, Véronique Côté, France Daigle, Rébecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier ? Est-ce tout remettre en question ? Se positionner toujours *contre* ou *avec* un autre ? Qui avons-nous comme

maîtres ? Notre engagement social, notre amour pour les *nôtres*, notre place dans la collectivité ou hors cette collectivité ? Elles répondent avec humour, poésie, en fiction ou en lettre ouverte, et surtout, avec espoir.

Dans l'entrevue de Joséphine Bacon dont quelques extraits ont été retransmis durant le spectacle, celle-ci avoue ne jamais *penser* à ce mot dont le sens a pris son ascendance en politique. Pour elle, on n'appartient à personne et rien ne nous appartient. Cette liberté est ce qui semble se rapprocher le plus de l'appartenance de soi, mais en même temps, il serait naïf de croire que c'est aussi simple.

Renonce-t-on nécessairement à soi lorsque nous choisissons d'appartenir à nos enfants, à ceux qui allument un feu salvateur en nous ou à nos rêves ? Sûrement pas, mais nous posons quand même la question car l'impression que quelque chose nous a été dérobé persiste. Ce spectacle est la somme de cette impression.

- Rose Carine H.

S'appartenir(e) a été présenté Aux Écuries dans le cadre du festival du Jamais lu le 1^{er} mai 2015. Le festival se poursuit jusqu'au 9 mai 2015.

L'ouvrage est le troisième titre de la collection « Pièces » d'Atelier 10.

[J'aime](#) [Partager](#) 5 people like this. Be the first of your friends.

Alice Anne-Cécile Cléjais Ana-Éric Catherine Léger Emmanuelle Imbert
Franc Dajic Jamais lu Joséphine Bacon Magaliène Beauchamp Rebecca Despe
Rose Carine H. Stéphane Gaget Véronique Bata



Jamais Lu : Prise de parole au féminin

Publié le 4 mai 2015 par Daphné Bathalon

Par Daphné Bathalon

MonTheatre couvrira cette année quelques lectures du JAMAIS LU 2015, voici un retour sur la soirée d'ouverture du festival.

Et c'est reparti pour neuf jours de prises de parole et de découvertes théâtrales, de soirées, de fins de soirée (et même de quelques matinées et après-midi) colorées et en bonne compagnie. Pépinière de textes tous azimuts, le Jamais Lu est depuis 14 ans une parenthèse bouillante et bourgeonnante de talents dans la saison théâtrale qui s'achève tranquillement. Cette année, cette pause créatrice nous invite à réfléchir collectivement sur ce que représente pour nous la notion d'appartenance, sous le thème « S'appartenir ». La fondatrice en discutait d'ailleurs il y a quelques jours avec ma collègue Gabrielle Brassard ([lire l'entrevue ici](#)).



«Rêver

Renommer notre futur

Re-désirer

Notre propre désir d'appartenir

Au moins au monde, au mieux à nous.»

C'est en ces mots que les deux codirecteurs artistiques du 14e

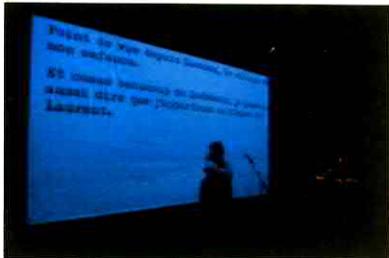
Festival du Jamais Lu, Marcelle Dubois et Justin Laramée, ont formulé leur invitation tant au public qu'aux auteurs. Vendredi, en ouverture du festival, huit auteures se posaient ainsi la question: «Qu'est-ce que s'appartenir ici, maintenant, en 2015», dans un spectacle co-créé par Brigitte Haentjens, Anne-Marie Olivier et Marcelle Dubois.

Dans *S'appartenir(e)*, huit femmes, innues, québécoises, acadiennes, canadiennes, dramaturges, poètes ou romancières, se questionnent sur l'appartenance à une terre, à des valeurs, à un sexe,

à une histoire. L'une s'étonne que les femmes, qui composent la moitié de la population mondiale, soit encore perçues et protégées comme une minorité visible. Une autre égrène les listes, des «sept signes que tu as besoin de t'appartenir», des «sept choses que tu dois faire quand tu es encore *cute*»... La prise de parole est multiple, éclatée, elle part dans toutes les directions, explore même le paysage québécois, s'enfuit souvent du côté de



Facebook et de ce besoin d'être valorisée par les autres ou par les mentions « J'aime », le tout dans un joyeux mélange de genres, qui vont du poème au conte urbain en passant par la lettre ouverte au premier ministre et le théâtre. Les lectures se font tantôt délirantes (comme cette invasion de moi liliputiennes qui finissent dévorées par leur contrepartie géante, dans *L'ogresse*, de Rebecca Déraspe), tantôt touchantes (*Lettre au premier ministre*, de Véronique Côté) ou finement décalées (*Déradicalisation*, de Catherine Léger).



La mise en scène est ici réduite à l'essentiel : des chaises, des micros, un musicien et un écran où s'affiche un magnifique paysage glacé, la vue du fleuve depuis Cacouna, village d'enfance d'une scénographe (et sa réponse à la question de l'appartenance).

On cherche un peu le « cri de solidarité et de provocation » dans cette mosaïque de questionnements et de réflexions, puisqu'il s'agit ici avant tout d'une prise de parole féminine plutôt que féministe, de l'affirmation d'une identité et d'une voix au féminin bien plus que d'un spectacle de revendications. En cela, *S'appartenir(e)*, ce recueil de textes d'auteurs qui cherchent à se situer par rapport au monde, est le spectacle idéal pour lancer le Jamais Lu,

Le texte du spectacle, déjà présenté au CNA et au Trident, a été publié par [Atelier 10](#).

La soirée d'ouverture a également été l'occasion d'entendre le texte composé par Fanny Britt avec les 279 mots reçus cette année à la campagne de Microdon. Vous pouvez le lire en entier en [cliquant ici](#) (format PDF).

J'aime 3 Tweet 2



À propos Daphné Bathalon

Daphné Bathalon obtient un baccalauréat de l'École supérieure de théâtre, en 2007. Pendant trois ans, ses études en art dramatique, profil critique et dramaturgie, l'ont mise en contact avec divers types de spectacles vivants. Elle a ainsi pu explorer toutes les facettes de la représentation. C'est donc avec une grande curiosité et un appétit insatiable que Daphné poursuit sa carrière de critique théâtrale. Elle compose des textes pour MonTheatre depuis 2008 et se familiarise avec différents univers culturels. Adorant la langue française et les arts visuels, tout objet théâtral jouant sur l'un ou l'autre de ces plateaux la ravit.

[Voir tous les billets de Daphné Bathalon →](#)

Cette entrée a été publiée le Festival, Lecture, Théâtre et tagguée Anne-Marie Olivier, Brigitte Haentjens, Catherine Léger, Emmanuelle Jimenez, Fanny Britt, France Daigle, Jamais Lu, Joséphine Bacon, Marcelle Dubois, Marjolaine Beauchamp, Rebecca Déraspe, Véronique Côté. Mettez en signet le [permalink](#).

JE EST UNE FEMME

Conçu par Marcelle Dubois, Brigitte Haentjens et Anne-Marie Olivier, *S'appartenir(e)* donne la parole à huit femmes qui la prennent, souvent avec une rare conviction, pour dire ce qui les élève et les diminue, ce qui les anime et les paralyse, ces appartenances douloureuses ou bénies qui sous-tendent leurs vies.

Christian Saint-Pierre



Faisons le pari que, dans le geste même de l'écriture, le féminin prendra sa force, ses droits, sa plénitude. Sans qu'il en soit le sujet lui-même. Sans lui faire la part belle. Simplement parce que nous déposerons nos paroles aux pieds du public¹...» Cette belle gageure a donné naissance à *S'appartenir(e)*, une soirée imaginée par Marcelle Dubois, Brigitte Haentjens et Anne-Marie Olivier, mise en lecture par Catherine Vidal et présentée au Trident le 9 mars, au CNA le 27 mars et Aux Écuries, en ouverture du 14^e Festival du Jamais Lu, le 1^{er} mai dernier.

PRISES DE PAROLES

Huit auteures prennent la parole. Huit femmes disent leurs appartenances sociales, familiales, linguistiques, culturelles et citoyennes. Il y a une Innue, une Franco-Ontarienne, une Acadienne et cinq Québécoises. Emmanuelle Jimenez nous parle de la haine des femmes et du féminin. Au passage, elle s'inquiète de ce que la « moitié de l'espèce humaine explore librement sa créativité, tandis que l'autre doit toujours justifier sa place, expliquer sa nature et raconter sa lutte » (p. 21). Catherine Léger donne la parole à une femme qui a décidé de se servir de son corps pour faire

la paix... en couchant avec des terroristes: « Pourquoi tu penses qu'y se radicalisent ? C'est clair qu'y sont en manque de sexe. [...] Y'ont besoin de sexe. De bon sexe. Pas de sexe de moumoune, là. [...] Y regardent de la *porn* depuis qu'y sont nés. Y'ont besoin que ça soit intense en crise pour sentir de quoi. » (p. 68)

Rébecca Déraspe explore le thème de la folie, un dédoublement de personnalité qui lui permet de dialoguer avec elle-même à plusieurs âges. Il est question des idéaux et de l'effet que le temps a très souvent sur eux: « Sur mon lit, sur mon plancher, sur le bord de ma fenêtre, y'a des petites versions de moi qui discutent de vive voix. Ça s'enflamme entre elles. [...] Y'en a une habillée en robe de mariée *grunge* un peu délavée – j'avais 18 ans, on s'est quittés après deux mois – qui vient s'installer sur mon épaule, qui s'agrippe à mon oreille, pis qui chuchote: On s'ennuie de toi. » (p. 39-41) Marjolaine Beauchamp livre des odes contemporaines aux femmes endeuillées, meurtries, laissées à la dérive. Sur bande, la voix de Joséphine Bacon, qui rappelle l'importance des femmes autochtones dans la construction d'une identité québécoise: « Tu vois, les hommes qui sont arrivés ici, il a fallu qu'ils rencontrent des femmes autochtones. Puis, les premiers Québécois sont nés des femmes autochtones. » (p. 50)

1. Marcelle Dubois, « Lettre aux auteures », dans Joséphine Bacon, Marjolaine Beauchamp, Véronique Côté, France Daigle, Rébecca Déraspe, Emmanuelle Jimenez, Catherine Léger et Anne-Marie Olivier, *S'appartenir(e)*, Montréal, Atelier 10, coll. « Pièces », p. 10.

Véronique Côté dans *S'appartenir(e)*, présenté au Trident, au CNA, puis Aux Écuries lors du Festival du Jamais Lu 2015.
© David Ospina



« Ce désarroi abyssal existe.
C'est une vraie affaire. Comme l'enfance,
comme l'amour. Comme la mort.
De ça, aussi, il faudra vous occuper,
Monsieur le Premier Ministre. »

— Véronique Côté

DEUX LETTRES POIGNANTES

Dans une lettre pleine de souffle, de conviction et d'indignation, une missive portée par la rage et l'espoir, Véronique Côté s'adresse au premier ministre. C'est assurément le clou de la soirée. Il est question du suicide d'une femme dépressive, disparition pas du tout banale d'une citoyenne dont le geste individuel est une sorte de métaphore de ce qui nous arrive collectivement: «Si jamais, par un hasard épormyable, vous lisez cette lettre: réfléchissez à ce qui nous appartient, en tant que société, dans le chagrin insurmontable d'une jeune mère prospère, mais qui ne sait plus comment on fait pour vivre. Ce désarroi abyssal existe. C'est une vraie affaire. Comme l'enfance, comme l'amour. Comme la mort. De ça, aussi, il faudra vous occuper, Monsieur le Premier Ministre.» (p. 64)

Anne-Marie Olivier a l'honneur de clore la soirée avec un texte sublime, une longue lettre d'amour destinée... à l'amour. À notre époque, éminemment cynique, mais aussi très individualiste, dans laquelle l'autonomie émotionnelle est un impératif, ce n'est pas tous les jours qu'une femme avoue qu'un homme l'a transformée, qu'il lui a redonné goût à la vie, que l'amour qu'elle ressent pour lui et qu'elle reçoit de lui est assez puissant pour la soulever, pour faire d'elle un être humain meilleur, courageux, éveillé, bienveillant. Ce discours, que les plus blasés taxeront de naïveté, il a quelque chose de subversif et surtout de très inspirant: «Je pensais à ça, aujourd'hui: la force dont on a besoin, on pourrait la puiser à même nos cœurs, la colonne droite, l'âme arrivée par le désir, ardents, prêts à refaire le monde.» (p. 87)

Précisons que, lors du Festival du Jamais Lu, en écho à *S'appartenir(e)*, sept hommes de théâtre – Jean-Marc Dalpé, Olivier Kemeid, Robert Lalonde, Steve Laplante, Justin Laramée et Philippe Racine – ont présenté une soirée intitulée (*Y*) *Tenir*. Un beau prétexte pour explorer les tenants et les aboutissants de la condition masculine

actuelle, mais aussi pour proclamer leur amour des femmes. «Cette soirée, peut-on lire sur le site Internet du Festival, réaffirme qu'il ne peut y avoir de compromis quant à l'égalité entre les sexes, et que cet enjeu primordial est tout aussi féminin que masculin.» Il y a été notamment question de violence et de viol, mais aussi de suicide, de paternité et de l'éducation des garçons. Publiée intégralement sur le site Internet du Jamais Lu, l'adresse de Steve Laplante aux abuseurs de ce monde est bouleversante: «Toi qui es soupçonné pis qui seras jamais accusé. Toi qui as été abusé quand t'étais petit pis que calice c'est-tu de ta faute, tu fais juste reproduire. Toi Gomeishi. Toi la main longue qui va reconduire la gardienne. Toi qui étais saoul. Toi Gab Roy. Toi *Man Dude Big*. Toi le gros. Tu te replaces là?»

LE MOT QUI FAIT PEUR

Avec *S'appartenir(e)*, nous avons affaire à un tissage de paroles diverses, un programme contrasté en ce qui concerne les styles aussi bien que les thèmes. Serait-il juste de le qualifier de féministe? À mon sens, oui, cela ne fait pas de doute. Mais le mot, que Markita Boies et Lise Roy, créatrices de *Je ne suis jamais en retard*, n'ont pas hésité à employer pour promouvoir leur spectacle présenté au Théâtre d'Aujourd'hui en novembre 2014, semble faire peur à certaines des instigatrices de *S'appartenir(e)*. Est-ce une question de génération? Qu'est-ce qui pousse Catherine Vidal, dans une entrevue accordée à Michelle Chanonat pour le site Internet de *Jeu*, à dire que la soirée qu'elle a dirigée «touche au féminin, ou plutôt à l'humain par la parole féminine»? Qu'est-ce qui explique cette pudeur, cette crainte, voire ce refus d'exprimer explicitement, si ce n'est haut et fort, que le spectacle est féministe?

Quand la metteuse en scène dit, c'est «féminin plutôt que féministe» en prenant soin de préciser qu'il n'y a «pas de pancartes brandies», on ne peut s'empêcher d'y voir d'abord un amalgame entre féminisme et militantisme, puis une difficulté, loin d'être

nouvelle, à endosser les discours et les méthodes de celles qui, dans les années 60 et 70, ont ouvert la voie, donné aux femmes d'aujourd'hui des droits qu'il serait d'ailleurs dangereux de tenir pour acquis. Vidal laisse entendre qu'il y a chez les auteures de *S'appartenir(e)* une «crainte d'être associée[s] à quelque chose de radical», le sentiment «de ne pas savoir comment défendre le féminisme aujourd'hui». Faut-il s'alarmer de voir de jeunes femmes de théâtre balayer sous le tapis la nature féministe de leur création? Cette pudeur serait-elle, du moins en partie, la cause du caractère individualiste et un brin consensuel de *S'appartenir(e)*?

UN NOUVEAU FÉMINISME

Peut-être aussi que le féminisme qui s'invente ici et maintenant est tout simplement différent. Pas «plus» ou «moins», seulement autre, mouvant, indissociable, par exemple, de certains enjeux qui sont cruciaux aux yeux de cette génération, à commencer par l'environnement. «Ces paroles de femmes, précise Vidal, dressent un portrait assez juste de notre génération, où les problématiques ont à la fois changé et sont restées les mêmes par rapport à celles de nos mères et de nos grands-mères. Pour nous, la vraie question est: comment prendre la parole aujourd'hui, et pas seulement en tant que femme? Il faut se décomplexer et le faire de façon libre, ne pas avoir à se justifier parce que nous sommes des femmes.»

«Quand des gars font un “show de gars”, ajoute Vidal, on ne leur demande pas de se justifier. Mais quand les femmes prennent la parole, elles doivent expliquer pourquoi. Aussi, cette soirée est une belle occasion de le faire de façon décomplexée.» Un jour, ça va arriver, il faut y croire; en créant un spectacle qui parle d'elles, de leur rapport au monde, de leurs préoccupations, de leurs visions, de leur sensibilité, de leur corps, de leurs rôles de fille, de mère, d'amoureuse et d'amante, toutes les femmes artistes de la planète cesseront de se demander: est-ce que les hommes vont se sentir interpellés? ●

Anne-Marie Olivier dans *S'appartenir(e)*, présenté au Trident, au CNA, puis Aux Écuries lors du Festival du Jamais Lu 2015. © David Ospina

A photograph of Anne-Marie Olivier performing on stage. She is a woman with short reddish hair, wearing a dark, sleeveless, sequined dress. She is holding a microphone in her right hand and a piece of paper in her left hand, looking down at the paper. The background is dark, and the lighting is focused on her.

« Je pensais à ça, aujourd'hui :
la force dont on a besoin, on pourrait la puiser
à même nos cœurs, la colonne droite,
l'âme arrivée par le désir, ardents,
prêts à refaire le monde. »

– Anne-Marie Olivier